

62  
CONTE  
D'ANTOINE HAMILTON,

AVEC LA SUITE

DES FACARDINS ET DE ZENEYDE,

PAR M. DE LÉVIS.

—  
TOME SECOND.



PARIS ,  
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

rue Saint-André-des-Arcs, n<sup>o</sup>. 55.

M. DCCC. XIII.

6. n. 2883

LES  
QUATRE FACARDINS,

CONTE.

A M. L. C. D. F.....

A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?.....

Ce vers est pris d'une chanson  
Où, sur le ton de l'élegie,  
Certain élève d'Apollon  
Demandoit autrefois la vie  
A la Sapho de Péliçon.  
Quant à moi, c'est avec raison  
Que devant vous je m'humilie,  
Et que je viens, en Jérémie,  
Vous dire, sous un autre nom :

A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?...

Faut-il, après le Renard blanc,  
Après Fleur d'Épine la blonde,  
Après Tarare, son amant,  
Par un nouveau déchainement,  
Faire encor trotter à la ronde,  
Et l'Héritière d'Astracan,  
Et le prince de Trébizonde?  
Puisqu'il ne dépend que de vous  
De me dispenser d'en écrire,

## LES QUATRE FACARDINS,

Je vous demande à deux genoux,  
De me sauver de la satire,  
Et de m'épargner le courroux  
De gens sensés, et las de lire  
Des fables qui ne font plus rire.

Les contes ont eu, pour un temps,  
Des lecteurs et des partisans;  
La cour même en devint avide,  
Et les plus célèbres romans  
Pour les mœurs et les sentiments,  
Depuis Cyrus jusqu'à Zaïde,  
Ont vu languir leurs ornements,  
Et cette lecture insipide  
L'emporter sur leurs agréments.

En vain des bords fameux d'Ithaque,  
Le sage et renommé Mentor  
Vint nous enrichir du trésor  
Que renferme son Télémaque;  
En vain l'art de son précepteur  
Étale avec délicatesse  
Dans ce roman de rare espèce  
Ce qu'ont d'utile ou de trompeur  
La politique et la tendresse,  
Et cette fatale douceur,  
Tendre fille de la mollesse  
Dont s'enivre un héros vainqueur  
Aux pieds d'une jeune maîtresse,  
Ou d'une habile enchantresse,  
Telles que les peint ce docteur  
Instruit de l'humaine foiblesse,



Et curieux imitateur  
 Du style et des fables de Grèce :  
 La vogue qu'il eut dura peu ;  
 Et, las de ne pouvoir comprendre  
 Les mystères qu'il met en jeu ,  
 On courut au Palais le rendre ,  
 Et l'on s'empressa d'y reprendre  
 Le Rameau d'or et l'Oiseau bleu.

Ensuite vinrent de Syrie  
 Volumes de contes sans fin,  
 Où l'on avoit mis à dessein  
 L'orientale allégorie,  
 Les énigmes et le génie  
 Du talmudiste et du rabbin ,  
 Et ce bon goût de leur patrie ,  
 Qui, loin de se perdre en chemin ,  
 Parut, sortant de chez Barbin ,  
 Plus arabe qu'en Arabie.

Mais enfin, grâce au bon sens ,  
 Cette inondation subite  
 De califes et de sultans  
 Qui formoient leur nombreuse suite,  
 Désormais en tous lieux proscrite ,  
 N'endort que les petits enfants.

Ce fut dans cette paix profonde  
 Que moi, misérable pécheur ,  
 Je m'avisai d'être l'auteur  
 D'un fatras qu'on lut par le monde :  
 Je l'entrepris en badinant ,  
 Et je fourrai dans cet ouvrage

Nous avons laissé le prince de Trébizonde sur le point de conter ses aventures par ordre du sultan son seigneur. Ce prince de Trébizonde étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur, et quelque peu gascon, comme on verra par la suite d'un récit qu'il commença de cette manière :

Ce n'est point à votre majesté sublime et toujours auguste qu'il faut conter des fables : pour moi, qui fais profession d'une vérité scrupuleuse, je vais, à l'exemple de la sultane votre épouse, vous conter des aventures aussi véritables qu'elles paroîtroient fabuleuses, si tout autre que moi se vantoit de les avoir mises à fin.

Je ne parlerai de ma naissance que pour vous dire que ma mère, la plus superstitieuse princesse de son temps, s'étoit mis en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit ; et, ne voulant point de ceux que mes ancêtres avoient portés, elle étoit sur le point d'envoyer à l'oracle pour en demander un à sa fantaisie, lorsqu'un certain perroquet, dont elle faisoit grand cas, s'avisa de répéter deux ou trois fois Facardin. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer et pour m'honorer de ce beau nom. Passons aux temps de ma vie qui sont marqués par les événements dont vous me demandez le récit.

J'étois parti de votre cour quelques jours avant la révolution qui survint au sujet de la première impératrice votre épouse : j'en appris la nouvelle à deux journées de mes États ; et je prendrai la li-



berté de vous dire que j'y désapprouvai votre départ, comme j'ai fait la conduite de votre hauteesse depuis son retour : car encore vaut-il mieux ne se point remarier que de se précautionner contre les infidélités futures d'une épouse en ne lui donnant pas le loisir d'être infidèle, c'est-à-dire, en lui faisant couper la tête dès le lendemain de ses noces.

Je ne fis de séjour à Trébizonde qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes vassaux, vos sujets, dans leur obéissance ; car tout étoit prêt à se soulever contre la cruauté d'un édit sur lequel les peuples s'imaginoient que les autres souverains alloient se régler. J'assurai fort les miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode ; et, m'étant fait donner la liste des tournois publiés par le monde pour la présente année, avec un état des aventures les plus impraticables qui fussent dans l'univers, je partis dans le dessein de rendre le nom bizarre qu'on m'avoit donné aussi célèbre qu'il me paroissoit inoui : et certes je puis dire, sans me flatter, que je n'y ai pas mal réussi.

Je pris des mesures toutes différentes de celles que prennent d'ordinaire les autres aventuriers ; car, au lieu d'un écuyer pour porter mes armes et pour conter mes exploits, je pris un secrétaire pour les écrire ; et jamais pauvre secrétaire n'eut tant à travailler.

La fortune secondoit partout mon audace ; les beautés cédoient à mon mérite, et leurs héros à ma valeur. Cependant je m'ennuyois d'être tou-

jours aimé sans jamais pouvoir être amoureux ; et, si je n'avois trouvé chaque jour quelque monstre à combattre, ou quelque enchantement à détruire pour m'amuser, je ne sais ce que je serois devenu.

Mon secrétaire avoit naturellement du bon sens ; et, comme il s'étoit beaucoup formé l'esprit depuis qu'il étoit à mon service, il tâchoit de me consoler en me faisant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie que celui dont je me plaignois. Fasse le ciel, disoit-il, que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais, et que la fortune lui soit assez favorable pour l'éloigner du climat dangereux et des campagnes fertiles du royaume d'Astracan !

Nous étions au milieu du jour, et dans le milieu d'une forêt sombre et délicieuse, et j'étois sur le point de choisir l'arbre le plus épais pour m'asseoir sous son ombre et pour apprendre de mon secrétaire ce que c'étoit que cet Astracan, lorsque je vis avancer vers nous deux hommes montés sur de superbes chameaux.

Dès que celui qui marchoit le premier fut auprès de nous, il attira toute mon attention par son air et par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble et la plus aisée qu'on pût voir, et son visage étoit si charmant, que mon secrétaire même, accoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la surprise et l'admiration que lui causoit une figure si gracieuse. Nous eûmes



## 8 LES QUATRE FACARDINS,

tout le temps qu'il nous fallut pour l'examiner ; car, s'étant arrêté vis-à-vis de nous sans nous voir, il prit son casque des mains de celui qui le suivait ; et, au lieu de s'en couvrir, comme je crus qu'il alloit faire, il poussa quelques soupirs, regarda tendrement un oiseau tout brillant d'or et de pierres, que je pris pour un aigle, et qui de ses ailes étendues ombrageoit ce casque. Après avoir quelque temps contemplé cette figure, il la baisa respectueusement ; et, remettant le casque à son écuyer, il passa fort près de nous, toujours enseveli dans cette profonde rêverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors que je fis reflexion à ce que mon secrétaire venoit de me dire, et je compris qu'un homme bien amoureux ne seroit pas sans inquiétude s'il trouvoit en son chemin un rival fait comme cet étranger. Je ne pus vaincre la curiosité d'apprendre ce qu'il étoit ; et mon secrétaire, ayant civilement arrêté son écuyer pour s'en informer, revint tout effaré me dire qu'il s'appeloit Facardin.

Facardin ! grands dieux ! m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation, le beau chevalier, qui crut que je l'appelois, tourna la tête de son chameau pour m'aborder, et me demanda ce que je souhaitois de lui. Rien, lui dis-je, si ce n'est de savoir de vous s'il est possible que vous vous appeliez Facardin ? Il n'est que trop vrai, me répondit-il ; et plût au ciel qu'on ne m'eût pas été



chercher ce maudit nom si loin pour me rendre malheureux, puisque je puis attribuer une partie des disgrâces qui me sont arrivées à la fatalité secrète qui semble attachée à ce nom ! Oseroit-on, lui dis-je, vous demander quelles sont ces disgrâces ?

Les voici, me dit-il le plus honnêtement du monde : Je serois le plus constant de tous les hommes, si je n'étois aussi malheureux en amour que j'y suis sensible depuis quelque temps ; cependant je ne puis me plaindre d'avoir été trahi dans aucun commerce, puisque je n'ai jamais été aimé. Il est vrai que la plus adorable des mortelles, et la seule qui m'ait jamais regardé sans aversion, a paru se radoucir en ma faveur ; mais, hélas ! ce fut en me mettant à une épreuve dont le souvenir me transit d'horreur. N'en parlons plus, ajouta-t-il ; et, pour revenir à ce que je vous disois, il est impossible que mes soins, ma complaisance et mes assiduités, au défaut des autres agréments que je n'ai pas, pussent être partout rebutés, si ce nom bizarre ne me portoit malheur.

Quoi ! dis-je, il seroit possible qu'un homme fait comme vous eût inutilement offert l'hommage de son cœur, et qu'un homme d'autant d'esprit puisse s'imaginer que le nom que vous avez reçu en soit la cause ! Il n'est que trop vrai, reprit-il ; et, pour vous en convaincre, je n'aurois qu'à vous conter l'aventure qui m'est arrivée en Danemarck ; mais un homme comme vous doit avoir bien autre

chose à faire qu'à donner son attention au récit des affronts que l'amour m'a faits.

Je l'assurai fort que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter; et pour lui donner quelque petite espérance de changement dans sa fortune : Seigneur, lui dis-je, mettez-vous dans la tête qu'un nom est heureux ou malheureux, selon qu'il est bien ou mal porté. Je ne sais de quelles régions du monde vous venez; mais il faut que les beautés qui les habitent soient des chats sauvages, aux merveilles que vous me dites de leur fierté et de leurs rigueurs. Je m'appelle Facardin comme vous; et, pour vous montrer que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent beautés en mon chemin; et, quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une ne m'a coûté plus d'un soupir. Mon secrétaire vous en fera voir la liste, et vous en donnera l'adresse. Allez les voir, et m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons. Hélas! répond le bel inconnu, quand vous les auriez trouvées plus douces que des agneaux, elles deviendroient de vraies tigresses pour moi, moi qui n'ai jamais inspiré que de l'aversion à toutes celles que j'ai vues, excepté la vieille du mont Atlas, qui auroit elle-même inspiré de l'aversion aux moins délicats et aux plus susceptibles. C'est ce que je vais vous faire voir, puisque vous voulez bien me donner quelques moments d'audience.

Nous mimes pied à terre à ces mots; et, tandis



que nos gens cueilloient des grenades et quelques azeroles pour rafraîchir nos chameaux, ayant choisi dans l'épaisseur de la forêt un endroit commode pour nous asseoir, l'étranger Facardin me tint ce discours :

Comme j'ai fait vœu de ne me point découvrir tant que je me verrai le cœur indignement susceptible des premières impressions, et que je serai le misérable rebnt des beautés les plus susceptibles, dispensez-moi de vous parler de ma naissance et de vous dire les lieux d'où je suis parti pour me signaler par quelque renommée dans le monde : il suffira de vous dire que le premier objet de mes projets errants fut celui qui, selon les apparences, vous met en campagne, aussi-bien que tant d'autres aventuriers, je veux dire le dessein de me rendre digne d'aspirer à la conquête de Mousseline la Sérieuse, princesse d'Astracan. Mais, quoique ce soit, comme vous savez, ou comme la renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curiosité de la voir ou l'espoir de la posséder qui m'engagea, que les difficultés, ou, pour mieux dire, l'impossibilité de l'aventure. Mon cœur, dans cet heureux temps, ne respiroit que la gloire; et j'étois de la dernière indolence pour l'amour.

Mes voyages jusqu'ici n'ont eu que deux événements qui soient dignes de votre attention. Le premier est l'aventure de l'isle des Lions, qui fit naître celle du mont Atlas; et voici ce que c'est que l'une et l'autre.

A deux journées de cette montagne fameuse, sur le sommet de laquelle les poètes assurent que le ciel et tout l'attirail de ses étoiles se reposent, une vaste forêt s'étend jusqu'au rivage de la mer. Cette forêt est si peuplée de bêtes fauves, que c'est une merveille : on les y trouve par troupeaux, et ces troupeaux sont si nombreux, qu'on a de la peine en plusieurs endroits à se frayer un passage au travers de leur multitude. Au sortir de cette forêt, les habitants du pied de la montagne nous apprirent que les lions venoient autrefois de tous les déserts à la ronde chasser dans cette forêt; et qu'après l'avoir dépeuplée de cerfs, de daims et de chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voisines d'hommes, de femmes et de petits enfants; que le peuple, dans cette extrême misère, ayant eu recours à l'enchanteur Caramoussal, qui habitoit le haut de la montagne, il avoit par ses enchantements relégué tous les lions dans une isle que je pourrois voir du rivage où la mer bat le pied du mont; que pendant l'exil des lions les bêtes fauves étoient revenues, et qu'elles avoient tellement multiplié, que la désolation étoit presque aussi grande que du temps des lions, parce que ces vastes troupeaux, que j'avois pu remarquer en passant la forêt, se répandoient partout et ravageoient les bleds de la campagne; que, pour remédier à ce désordre, on faisoit tous les ans trois ou quatre chasses dans l'isle des Lions, moins pour les inquiéter, ou pour leur nuire, que pour en prendre le plus qu'on pour-



roit, et les lâcher dans la forêt pour faire diversion. Ils ajoutèrent que, le temps de la première de ces chasses arrivant dans deux jours, il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir le divertissement.

Pour tout autre que pour un aventurier, ce n'auroit pas été proposer une partie de plaisir que d'inviter à la chasse aux lions : mais, pour moi, j'y consentis avec joie.

Le rivage opposé à l'isle des Lions étoit le rendez-vous des chasseurs. Cette isle me parut d'une assez grande étendue, fort sauvage, et toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus surpris de l'appareil de cette chasse : je m'étois attendu que je trouverois force chiens et quantité de chasseurs armés de dards, de javelots, de flèches et d'épieux ; mais, au lieu de tout cela, je ne trouvai sur le rivage que vingt hommes, et vingt jeunes filles assez bien faites. Les hommes mennoient chacun un cerf ou un daim en lesse ; et chaque fille portoit un coq sur le poing : il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes.

A mesure que nous approchions de l'isle, nous entendions des rugissements effroyables et des hurlements si affreux, que mon écuyer, qui du reste est brave soldat, en parut un peu décontenancé, sans qu'aucune de nos nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes lions qui nous attendoient à la descente. J'étois en peine comment cette descente se feroit en

présence d'un détachement si redoutable; mais trois de nos chaloupes, abordant avant les autres, lâchèrent trois cerfs, après lesquels tous les lions s'étant débandés, ils nous laissèrent l'accès libre et facile dans leurs terres. Dès que nous y fûmes, nous entrâmes dans le plus épais de la forêt, où, pendant que les chasseurs tendoient leurs filets, les jeunes filles mirent des chaperons à leurs coqs, semblables à ceux qu'on met aux faucons.

A peine les filets furent-ils tendus, derrière lesquels on avoit posé les bêtes fauves, que nos lions revinrent tête baissée sur nous; ils étoient deux douzaines, tous lions de grand appetit, à ce qu'il me sembloit; mais, comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois, une des nymphes ôta vite-ment le chaperon de son coq, et lui tira deux ou trois fois une plume de la queue. L'endroit de cette forêt où nous étions paroissoit si sombre, que le coq s'imagina voir la petite pointe du jour, et se mit à chanter de toute sa force pour le saluer: les lions en furent tellement effrayés, qu'ils disparurent tous dans un instant, excepté celui qui s'étoit embarrassé dans les filets. On l'embarqua dans une de nos chaloupes avec un des chasseurs, et avec cette même fille dont le coq venoit de chanter. Quoique ce lion fût empétré dans le filet de manière qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fit aucun mal, on ne laissa pas d'embarquer un chevreuil dans la même chaloupe pour l'amuser pendant le trajet.



Que vous dirai-je, seigneur? cette chasse, qui me paroissoit aussi nouvelle qu'elle étoit divertissante, dura jusqu'à ce que chaque chasseur eût ramené son lion, sa demoiselle et son coq. Je voulus rester le dernier, et me charger du poste d'honneur, parce que c'étoit le plus périlleux, et je me mis à l'arrière-garde. Je fis embarquer mon écuyer dans la chaloupe qui partit la dernière, excepté celle qu'on m'avoit laissée.

Comme j'étois étranger, on m'avoit aussi laissé le coq le plus fier et la fille la plus assurée, de peur d'accident. Cette fille commençoit à me donner des instructions sur notre retraite : mais moi, qui n'en pouvois plus de honte, de voir que les coqs remportoient toute la gloire de cette expédition, je la priai de ne point faire chanter son coq que je ne me fusse éprouvé contre quelqu'un de ces lions; que, s'ils venoient plusieurs sur moi pendant que je serois aux mains avec un de leurs compagnons, je lui dis qu'elle viendrait assez à temps à mon secours pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort disposée, je le vis à son air; et, sur le point qu'elle m'alloit répondre, les lions vinrent faire leur dernière charge.

Je m'avançai l'épée à la main, et fis quelques pas pour aller à leur rencontre.

Ils avoient à leur tête le plus formidable de tous les lions; ses yeux étoient étincelants, sa crinière toute hérissée; et, par hasard, ce lion se trouva

sourd comme un pot ; car la jeune fille , effrayée de son énorme grandeur , fit d'abord crier son coq , et le cri de ce coq étoit d'un enrouement si hideux et tellement aigu , que j'en eus la tête pénétrée de part en part.

Tous les lions , à la réserve de celui dont je parle , saisis de terreur panique , se culbutoient l'un par-dessus l'autre en fuyant.

Ma nymphe et son coq s'égosilloient à force de chanter et de se désespérer ; et le vacarme qu'ils faisoient me parut encore plus importun que la présence du lion. Le commencement de notre combat méritoit , sans vanité , des spectateurs plus tranquilles et plus illustres que ceux que nous avions. Je lui avois déjà tiré du sang de plusieurs endroits ; mais , en revanche , il m'avoit fait , dès la seconde passade , une égratignure qui , commençant auprès de l'oreille droite , descendoit en écharpe jusqu'à l'extrémité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier , non plus que mon adversaire ; mais il avoit une queue qui se faisoit encore plus sentir que ses griffes. Comme il se faisoit tard , je pris mon épée à deux mains pour mettre fin à la dispute avant la nuit : mon ennemi , qui , selon toutes les apparences , avoit le même dessein , se dressa sur ses pieds de derrière , et ouvrit une gueule hors de toute mesure , de toute règle , de toute vraisemblance. La fille en fut si troublée , qu'elle lâcha son coq ; le lion me quitta pour courir après , et je quittai la fille pour courir



après le lion. Je l'eus bientôt atteint ; mais ce ne fut pas assez tôt pour sauver le pauvre coq qu'il avoit déjà pris, et qu'il avala en notre présence comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un ressentiment nouveau, j'en fus si transporté de colère, que, sans m'apercevoir de l'état où le lion s'étoit mis, je lui coupai la patte droite, dont il se tuoit de me faire signe qu'il vouloit parlementer : la terre fut arrosée d'un ruisseau de sang qui couloit de cette plaie. J'étois toujours en garde, ne doutant pas que sa fureur ne lui fit redoubler ses efforts contre moi : mais il ne songeoit à rien moins qu'à la vengeance ; au contraire, s'appuyant contre un arbre pour se soutenir, il me regarda tristement, et me dit : Ah, Facardin !

Je commençois à m'attendrir, et j'étois sur le point de m'en approcher pour tâcher de le secourir, lorsque les cris de la fille m'appelèrent à son secours. Elle retenoit de toute sa force le bateau qu'on nous avoit laissé : la corde s'en étoit détachée pendant notre combat ; et, s'en étant aperçue, comme c'étoit notre unique ressource, elle faisoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échapper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je rattachois la chaloupe au rivage, au lieu de nous y embarquer, elle pensa se désespérer. Je lui dis que je mourrois plutôt que d'abandonner, dans l'état où je l'avois laissé, le pauvre lion qui m'avoit parlé ; que je l'allois cher-

cher pour le passer en terre ferme, et pour lui donner tout le secours dont il pourroit avoir besoin. Elle se désespéroit d'une proposition qui lui parut extravagante, et me conjuroit à deux genoux de ne la pas exposer avec moi, pour un vieux lion mort, à la fureur de tous les lions vivants de cette isle. Elle eut beau dire; je fus à l'endroit où je l'avois laissé; mais ce fut inutilement que je le cherchai partout à la ronde.

Je me rembarquai donc, assez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un lion: mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit ne se peut exprimer; elle me dit qu'elle étoit déshonorée par la perte de son coq, que c'étoit un opprobre éternel pour toute sa famille, et qu'elle ne prétendoit pas survivre à cette infamie.

Tandis que je faisais mon possible pour la consoler d'un désespoir qui me parut assez bizarre, nous abordâmes au rivage du mont Atlas.

La nuit étoit presque fermée, je perdois beaucoup de sang et je mourois de soif. Je m'étois attendu que mon écuyer, dont j'avois pris quelque soin, en le renvoyant malgré qu'il en eût, auroit à son tour quelque attention pour moi, et qu'il ne manqueroit pas de se trouver au pied du mont ou sur le rivage pour me recevoir; mais je n'y trouvai personne.

La fille que j'avois ramenée, se désespérant de plus en plus, prit enfin le parti de grimper au haut de la montagne pour implorer le secours de



Caramoussal, ou pour se précipiter, disoit-elle, du lieu le plus convenable à son désespoir, en cas que le magicien ne lui fût pas favorable. Je la suivis le plus long-temps que je pus, pour la détourner au moins de ce dernier projet. Mais, l'ayant perdue dans l'obscurité, qui m'en déroba la vue dans les sentiers détournés qu'elle suivit, après avoir long-temps erré parmi les pointes de rochers, toujours en montant, je m'assis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, résolu d'y passer la nuit.

Je ne fus pas plus tôt en repos, que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruisseau qui se précipitoit en cascade le long des rochers de cette solitude. Je me sentois une soif si pressante, que, sans égard à ma foiblesse, et moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je sentois bien que j'en approchois; mais il m'eût été difficile d'y parvenir, si, à force de me tourmenter et de regarder de tous côtés, je n'eusse vu au-dessus de l'endroit où j'étois un foible rayon de lumière. Je le pris pour guide; et, à mesure que j'en approchois, cette lumière sembloit augmenter, et je crus entendre comme un bruit de certains rouets dont les femmes se servent pour filer.

Je ne me trompois pas; et, à la lueur de deux flambeaux fort gros et fort ardents, placés à chaque côté d'une misérable chaumière, je vis deux bras secs et décharnés avec deux mains assortissantes,

qui, par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumière, faisoient tourner la roue de cette machine et filoient avec plus de grâce qu'il ne leur appartenoit. Après avoir quelque temps considéré cette discrète et mystérieuse façon de filer, je poussai la porte sans y frapper, dans le besoin extrême où j'étois de trouver quelque secours.

La porte s'ouvrit sans efforts, et je vis la fileuse, dont toute la personne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vu : son visage n'étoit qu'un vieux parchemin qui sembloit collé sur une tête de mort ; elle étoit nue jusqu'à la ceinture, et la plus sèche de toutes les carcasses ne l'étoit pas tant que cette misérable nudité ; j'en détournai la vue pour lui demander à boire. Rien ne vous manquera dans ces lieux, me dit-elle, pourvu que la patience ne vous manque pas, et que vous puissiez résister à votre envie et vaincre votre aversion. A ces mots, m'embrassant avant que je pusse m'en apercevoir, elle me fit asseoir auprès d'elle ; et, voyant mes habits tout sanglants, elle en tressaillit ; et, tout alarmée d'un péril où je ne croyois pas être : Vous étiez mort, dit-elle, si le secours que je vais vous donner avoit été différé d'une heure. Elle me déshabilloit en me tenant ce discours ; et, visitant ma blessure depuis le haut jusqu'en bas, elle me serroit le plus affectueusement du monde entre ses vilains bras, et me baisoit de temps en temps les endroits qu'elle essuyoit.



Elle s'aperçut du dégoût mortel que j'avois de ses tendresses et de ses faveurs; et, malgré ces marques d'aversion, n'ayant pas laissé de me frotter d'une essence qui parfumoit toute la cabane : Insensé, me dit-elle, si tu savois le trésor que tu rebutes, et que je vois bien que tu perdras, quels seroient tes empressements et ta reconnoissance!

Je me trouvai tellement rafraichi, tellement remis, et tellement soulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne seroit pas nécessaire d'en attendre un second pour être en parfaite santé. Il ne manquoit plus à mon bonheur que de pouvoir étancher ma soif et de m'éloigner d'une telle hôtesse. Je la conjurai donc d'avoir pitié du premier et du plus pressant de mes besoins, puisque le secours qu'elle venoit de me donner seroit inutile si elle me laissoit misérablement mourir de soif. Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous serez incapable de soutenir : suivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à se lever, tant elle étoit décrépité; et sa figure me donnoit tant d'aversion, que je n'eus pas le courage de la toucher pour lui aider à se soutenir. Elle étoit toute courbée; et, malgré le bâton qui lui servoit d'appui, je crus qu'elle ne pourroit jamais se traîner hors de cette première chambre, la plus piètre et la plus délabrée qui soit au monde. La seconde me parut un peu plus raisonnable; la

troisième plus grande encore, et fort ornée : mais la dernière chambre où je la suivis étoit la plus magnifique et la mieux meublée qui soit dans l'univers : c'étoit plutôt la demeure fabuleuse de quelque fée que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoit partout que glaces, que peintures exquises et meubles précieux : une toilette galante et garnie de tous les bijoux les plus rares, d'un côté ; de l'autre, un lit en broderie de perles orientales et d'or de la Chine, sembloient n'attendre que la déesse qui devoit se présenter à l'un et à l'autre : car, auprès de la toilette, je vis un déshabillé qui me parut celui d'une impératrice de dix-huit ans.

Nous avons été long-temps à nous rendre à cet appartement ; car, outre que la malheureuse vieille alloit fort lentement, elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laisser entrer ; et, passant ses deux mains au travers de chaque porte, elle se mettoit à filer pendant quelques moments, comme elle avoit fait la première fois. Ce retardement n'avoit fait qu'irriter ma soif ; cependant j'en suspendis la violence pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette dernière chambre.

La vieille interrompit cette attention ; et, me prenant par la main : Allons, dit-elle, allons à la fontaine : ce que vous regardez est fait pour allumer des feux, et vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre ; suivez-moi, je vais vous mettre à même. Je ne me le fis pas dire davantage. Cette



fontaine n'étoit qu'à cinquante pas du bel appartement ; et c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit et que j'avois inutilement cherchée.

Dès que je me vis à portée de me satisfaire, je courus, la bouche ouverte, au plus gros bouillon qui sortoit des rochers ; mais l'importune vieille, me retenant par le bras : Ecoute-moi, dit-elle, pour la dernière fois : si, sans céder au désir pressant d'étancher ta soif, tu peux te résoudre à me tenir une heure tout entière dans tes bras, sans toucher à la fontaine, je te ramenerai dans le lieu d'où nous venons, et tu seras le maître de me voir auprès de toi le reste de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. A cette proposition, voulant me regarder tendrement, elle tournoit sur moi de petits yeux éteints, qui ressembloient plutôt à ceux de quelque cane morte de maladie qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, et dans l'ardeur d'une soif démesurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois Grâces : c'est pourquoi, repoussant assez rudement la main dont elle me retenoit, je me précipitai vers la fontaine, et je me mis à avaler avec tant d'avidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma soif.

La vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de sacrifier ce plaisir, s'en étoit retournée pendant que j'avois bu ; et, selon les apparences, elle

s'en étoit allée de méchante humeur : ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine. Je me trouvois dans une douce tranquillité ; le sommeil s'offrit, et je l'acceptai sans aller plus loin.

Il étoit grand jour quand je m'éveillai ; je fus surpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fût dans l'univers : je tournois de tous côtés les yeux sans pouvoir comprendre comment j'avois pu parvenir à ce désert, ni comment j'en pourrois sortir ; la fontaine où j'avois bu sortoit de la pointe d'un rocher qui sembloit détaché du reste de la montagne, et je me trouvois justement sur cette pointe. Je vis le haut de la chaumière et de ce palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit : mais un précipice si profond le séparoit de l'endroit où j'étois, que les cheveux me dressaient à la tête toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtés étoient ceints de rochers escarpés qui, loin de m'offrir un passage, sembloient se pencher en avant pour tomber sur moi.

Comme j'étois fort assuré que ce n'étoit point en me transportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu, je m'obstinai dans la recherche périlleuse de quelque issue ; j'en trouvai donc une, après en avoir désespéré : c'étoit l'entrée d'une caverne qui me parut fort obscure, fort profonde, et qui paroissoit plutôt la retraite de quelque ours, que le passage heureux de cette solitude à des lieux moins épouvantables. Je tentai pour-



tant l'aventure; et, mettant l'épée à la main, je descendis long-temps dans cette caverne ténébreuse, sans espérance d'y trouver d'autre sortie que celle qui lui servoit d'entrée : mais, après mille difficultés, je sentis enfin que le terrain s'élevait; j'aperçus un foible rayon de lumière qui me conduisit à l'endroit par où le jour pénétroit dans cet abîme souterrain.

Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par où j'y étois entré : c'étoit une grotte assez spacieuse, embellie de coquillages et de quelques bustes de marbre : un arc d'acier luisant et poli pendoit d'un côté de cette grotte; de l'autre, je vis un carquois enrichi d'or et de quelques pierreries, avec toutes ses flèches : une grande cage d'ébène garnie d'ivoire pendoit du plafond au milieu de cette grotte.

J'étois si pressé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille, que je ne m'amusai point à faire des réflexions sur ce que je voyois : je sortis de cette grotte avec précipitation, et je faillis à passer par dessus quelque chose de brillant qu'on avoit laissé tomber à deux pas de la porte : c'étoit un soulier dont la boucle étoit formée de quatre diamants, les plus parfaits et les plus brillants que j'eusse jamais vus; mais ce soulier étoit si bien fait, et sembloit si petit, que je ne songeai pas au prix inestimable de sa boucle.

Comme j'avois lu dans nos poètes que Pallas faisoit trembler la terre et qu'elle agitoit les forêts

pour l'écouter, après l'avoir assurée que j'étois prêt à hasarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyois, elle me regarda depuis les pieds jusqu'à la tête, comme si jamais elle ne m'eût vu; et se tournant de côté : Mettez-vous donc plus loin, dit-elle; car vous me paraissez si désagréable, que je ne saurois vous souffrir auprès de moi. J'obéis avec soumission; et l'impertinente, détournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parleroit, me parla de cette manière :

Avant que de vous apprendre le sujet d'un désespoir qui vous paroît peut-être ridicule, il faut vous apprendre que les coqs que vous avez vus ne sont confiés qu'aux filles d'entre nous qui, comme moi, sont distinguées par la naissance ou par le mérite. Il se fait dans notre province trois chasses solennelles chaque année, semblables à cette malheureuse chasse que vous vites hier; et les filles qui par le chant de leurs coqs ont ramené douze lions en quatre années ont pour époux l'ayant qui les a servies pendant ces quatre années. Elles voient leurs amants jour et nuit pendant ce temps; mais il y va de la vie de les favoriser avant la prise des douze lions. Si le coq s'échappe, c'est signe qu'il y a eu quelque petite foiblesse dans notre conduite; ce qui n'est pourtant pas capital, en cas que le coq se retrouve : mais, s'il ne se retrouve pas au bout de trois jours, c'est la preuve convaincante d'un commerce criminel; et, sur cette preuve, la fille est enterrée toute vive. Voilà le sujet de



mon désespoir ; mon coq ne reviendra plus , puisque ce maudit lion l'a dévoré devant mes yeux. Misérable que je suis ! que ne m'a-t-il aussi dévorée ! que ne suis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable de tous les hommes ! ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus n'étoient-ils pas aussi haïssables que vous ! Un autre se seroit révolté contre les duretés qu'elle me disoit en face ; mais plus j'en étois maltraité , plus je la trouvois merveilleuse ; et je cherchois des termes pour lui marquer mon désespoir et ma tendresse naissante , lorsque son amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chasseurs du jour précédent : elle le reconnut aussi , car elle courut à lui les bras ouverts , ravie , lui disoit-elle , de revoir encore une fois la lumière de ses chers yeux avant qu'elle fût privée de celle du jour.

Cet amant étoit ford camard , son teint étoit couleur d'ardoise , et les chers yeux dont elle parloit étoient de ces yeux chinois qui ne savent ce que c'est que de s'ouvrir. Après s'être embrassés le plus tendrement du monde en ma présence , il lui dit que , s'étant douté de son malheur , il avoit fait provision d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la montagne , et qu'il l'enleveroit sans obstacle , pourvu que je voulusse bien , moi qui l'avois réduite à cette extrémité , les garantir , pour une heure seulement , du sauvage de la vieille. Et qui est le sauvage de la vieille ? lui dis-je. Vous ne le saurez que trop tôt , me dit-il ; car il

cherche de tous côtés le soulier de sa dame, que je vous vois. En achevant de parler, il prit sa bien-aimée sous le bras, et se mit à descendre vers la mer d'une extrême vitesse. J'en eus d'abord quelque espèce de jalousie; mais, dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y songeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choses en si peu de temps sur cette montagne, que je croyois rêver; cependant je n'étois pas encore au bout; car....

C'est bien vous qui rêvez, dit l'impaticente Dinarzade en l'interrompant : on vous demande le récit de vos aventures particulières, que vous auriez dû conter très succinctement dans la conjoncture où nous sommes; et, au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonstances aussi frivoles qu'elles sont ennuyeuses...

Eh! que t'importe, malheureuse que tu es, s'écria le sultan, quelles aventures il nous conte, pourvu qu'elles me plaisent, et que le récit en dure autant que la nuit? Avons-nous quelque chose de mieux à faire que de leur donner audience? Poursuivez, Facardin, ajouta-t-il, et n'ayez point d'égard à l'impaticence de ces créatures, qui s'ennuient toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade haussa les épaules. La belle sultane, qui s'étoit mise entre deux draps mille nuits de suite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au ciel; et Facardin de Trébizonde reprit ainsi son discours :



J'ai, s'il m'en souvient, été interrompu dans cet endroit du récit de l'étranger où il m'assura qu'il avoit cru rêver en songeant à la diversité des événements qu'un si petit espace de temps avoit fait naître. Je redescendis, poursuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étois sorti le matin; mais, au lieu de prendre le sentier par où j'étois monté, j'en suivis un autre qui me conduisit par un pénible détour à la cabane de la vieille. La porte en étoit ouverte : j'y vis les rouets; mais ils ne tournoient plus. Je ne me sentois plus tant d'aversion pour une vieille dont la figure m'avoit si fort dégoûté; je résolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel appartement. Je tenois ce beau soulier dans ma main, et je ne cessois de le regarder ou de le baiser comme j'aurois fait le portrait d'une maîtresse passionnément aimée.

Comme j'étois sur le point d'entrer dans la cabane, il en sortit une espèce de géant armé d'une puissante massue, et velu depuis les pieds jusqu'à la tête. Son abord me surprit; car il avoit beaucoup moins d'humanité dans le geste, et moins d'affabilité dans le regard, que ce lion que j'avois combattu le jour précédent. La première chose qu'il fit en me voyant, fut de prendre sa massue à deux mains et de grincer les dents comme un ours : la seconde fut de louer le ciel de ce que le voleur des deux souliers de sa dame tomboit entre ses mains; qu'il falloit bien que j'eusse volé

le premier , puisque j'étois encore saisi de l'autre ; et il m'assura qu'il auroit déjà arrosé la terre du peu de cervelle que les dieux m'avoient donné , si la vieille , sa souveraine , ne s'étoit réservé la punition de mes crimes par des tourments tout nouveaux.

Je crus que c'étoit la voix de quelque taureau qui me faisoit ce compliment. Du même ton , il m'ordonna de lui livrer le soulier et de le suivre. Je te l'ôterois , me dit-il , avec plus de facilité que je ne te le demande ; mais il faut , suivant les ordonnances de ma souveraine , que ce soit la frayeur que tu as de moi qui te le fasse rendre en te mettant à deux genoux en ma présence.

Si c'est là l'ordre de ta souveraine , lui dis-je , va-t-en l'assurer de ma part que ni toi , ni tous les loups-garoux de ta race ne me feroient point rendre un soulier que j'adore et que je n'ai point volé. A ces mots , je mis l'épée à la main , voyant que ce dromadaire de sauvage levoit sa massue pour m'assommer.

Il étoit d'une force prodigieuse ; mais , comme il n'étoit pas fort adroit , et que la fureur le transportoit , j'évitois des coups dont les moindres brisoient les rochers et renversoient les chênes qui se trouvoient auprès de moi : cependant je lui tirois du sang à chaque fois qu'il me manquoit. Je crois que je serois sorti de ce combat sans en perdre , si ma destinée n'eût été soumise aux égratignures dans ces lieux de prodiges. Je ne m'étois pas aperçu que le monstre avoit un ongle au gros



SUITE  
DES  
QUATRE FACARDINS,  
PAR M. DE LEVIS.



SUITE  
DES  
QUATRE FACARDINS

---

UNE multitude de gondoles richement peintes et dorées portoient des musiciens qui faisoient entendre un concert aussi doux que celui des musiciens de l'escorte étoit aigre et sauvage. Elles étoient suivies par un char marin d'une nouvelle forme; une grande coquille de nacre de perles étoit tirée par vingt-quatre cygnes; une nymphe y paroissoit couchée mollement sur un siège de pinne-marine; deux paons perchés sur la coquille la garantissoient du soleil en faisant la roue; et ces animaux étoient si bien dressés, qu'ils se tournoient sitôt que le char faisoit un mouvement, afin de mettre toujours à l'abri le teint de leur belle maîtresse. C'étoit une personne accomplie, et l'on ne savoit ce qui étoit le plus à admirer de sa taille divine ou de ses traits charmants. Mais tout étoit dans un si bel accord, que l'on ne se récrioit sur rien; la seule chose qui étonnoit sans choquer, c'est que sa longue chevelure étoit d'une belle couleur vert d'eau. Cette nymphe faisoit les



honneurs du fleuve à Mousseline la Sérieuse, qui la suivoit sur une île flottante couverte de toutes les fleurs du printemps; des dauphins la conduisoient, et des souffleurs dispersés alentour faisoient jouer leurs jets d'eau argentés pour entretenir la fraîcheur, tandis qu'une troupe de sirènes chantoient en partie une ode en son honneur. J'étois curieux de voir cette personne aussi célèbre par sa beauté que par sa gravité. L'une et l'autre me parurent encore au-dessus de l'idée que je m'en étois formée; et je pensai qu'il étoit bien plus aisé de vaincre le monstre que le sérieux de la princesse. Comme je faisais ces réflexions, on entendit un bruit sourd semblable à un tonnerre lointain; et, bientôt après, les eaux du fleuve, s'élevant comme par le mouvement d'une forte marée, se répandirent dans la prairie: alors on vit une espèce de montagne humide qui, approchant avec rapidité, s'ouvrit, et nous montra le roi des crocodiles. Il avoit une paire de cornes tranchantes qui se remuoient aussi aisément que des ciseaux, et une gueule si prodigieuse, qu'une gondole de grandeur ordinaire auroit pu aisément y tenir: à l'égard des dents, je n'eus pas le temps de les compter; mais votre hauteesse peut se tenir assurée qu'il y en avoit suffisamment pour broyer un demi-escadron de cavalerie; hommes et chevaux. A la vue du monstre, tout le monde s'enfuit, excepté les chevaliers, qui décemment ne pouvoient faire de même. Le monstre commença par avaler

## DES QUATRE FACARDINS. 5

un bateau de musiciens; on l'entendit croquer indistinctement les os de ces pauvres gens, leurs violons, basses, contre-basses, cors de chasse, et tout le reste. Je m'approchai alors du rivage, résolu de l'attaquer, quoiqu'il y eût autant de disproportion entre lui et moi qu'entre un éléphant de la plus grande taille et un petit chien de manchon. En avançant, je remarquai sur son muscau quelque chose qui remuoit : quelle fut ma surprise lorsque j'aperçus distinctement que c'étoit un rouet qui filoit seul; mais, dans ce même moment, mon attention fut attirée par un autre spectacle non moins étrange. Un géant velu parut sur la rivière dans une pirogue montée par douze rameurs nègres qui, agitant vivement leurs pagayes, atteignirent le monstre par derrière : le géant s'élança sur le dos de la bête; et, marchant dessus comme en terre ferme, il arriva jusqu'à la tête, dans l'espoir de s'emparer du rouet; mais il n'y réussit pas; car le monstre, qui se sentoit chatouiller, se tourna tout d'un coup sur le côté, renversa dans l'eau le géant, et lui happa une jambe jusqu'au-dessus du genou. Cristalline qui avoit reconnu son vilain génie, et qui mouroit de peur qu'il n'eût du succès, fit un cri de joie en le voyant tomber, et un autre bien plus fort en voyant avaler sa jambe avec l'ongle fatal qui faisoit toute sa force.

Le crocodile et le génie ayant disparu sous les eaux, la frayeur diminua par degrés, et l'on se



rapprocha des bords du fleuve. La belle Mousseline, encore tout émue, débarqua de son isle flottante, et retourna par terre au palais de son père; la nymphe à la coquille s'enfonça dans ses humides demeures; et je me retrouvai seul avec Cristalline, le grand Facardin, le chevalier Coq, et celui de l'Alène.

Monsieur, dis-je à celui-ci, lorsque nous avons été interrompus, vous aviez eu la bonté de me raconter l'histoire de la princesse Mousseline, et vos projets sur ses divins appas; mais vous n'avez pas pris encore la peine de m'expliquer pourquoi vous vous trouvez tous trois dans cet étrange équipage. Je sais bien que, pour un guerrier, je ne suis habillé guère plus convenablement que vous; et qu'il est assez singulier de paroître en public avec une robe de chambre, un bonnet de nuit, des pantoufles, et une épée nue. Cependant vous conviendrez qu'il est encore plus extraordinaire de voir un noble chevalier avec tout l'attirail d'un cordonnier, métier qui, je vous en demande pardon, n'a rien de bien relevé; et la marmite que M. votre collègue porte sur sa tête en guise de casque, a également droit de m'étonner. Seigneur Facardin, répondit le Coq en agitant ses moignons ailés; un illustre aventurier comme vous doit être accoutumé aux prodiges; ainsi les déguisements ne devroient point le surprendre. Lorsque ce chevalier s'est abaissé jusqu'à prendre le chausse-pied et l'alène, il a voulu donner une preuve de sa

soumission à la beauté qui règne en ces lieux. L'incomparable Mousseline a entendu avec un secret dépit les éloges sans doute exagérés que l'on ne cesse de donner au pied de la princesse Sapinelle de Jutlande; elle a fait entendre que, si le sién n'avoit pas autant de célébrité, ce n'étoit pas la faute de la nature, mais celle des cordonniers d'Astracan, hommes grossiers, et qui défigurent par une enveloppe informe les charmants contours de ce pied si mignon. Elle a donc refusé tous les souliers qu'on lui a présentés dernièrement; et, comme l'hiver approche, le roi, le plus tendre des pères couronnés, est dans une horrible inquiétude; il croit déjà voir cette fille chérie assaillie de rhumes, de fluxions, de catarrhes, et autres maux de cette espèce. C'est pour acquérir sa bienveillance que le prince des monts Krapacs, que vous voyez ici, n'a pas dédaigné de prendre des leçons du cordonnier de la cour, espérant surpasser son maître par la délicatesse de son goût et ses grandes connoissances dans le dessin. L'amour ennoblit tout; et, à son retour dans ses États, il prétend même instituer l'ordre du chausse-pied, qui ne sera pas moins en honneur que plusieurs autres dont l'origine n'est pas plus illustre. Quant à moi, reprit le Facardin à la marmite, il y a déjà deux ans qu'étant devenu éperdûment amoureux de la divine princesse d'Astracan dont j'avois vu le portrait, je quittai les rivages de l'Arabie Pétrée, où j'avois mis à fin plus d'une brillante



aventure pour entreprendre celle-ci : je m'embarquai à Florispahan , port sur la mer Rouge ; mais une tempête effroyable fit périr tous mes compagnons ; et je me trouvai , je ne sais comment , dans la demeure submarine du vilain génie dont vous venez de voir tout à l'heure la déconfiture. Je ne vous raconterai pas ce qui m'arriva dans ces grottes profondes : madame , ajouta-t-il en montrant Cristalline , vous en aura probablement fait part ; et , si elle ne l'a pas fait , je craindrois que certains détails ne pussent l'embarrasser. Quoi qu'il en soit , ayant vu toutes les curiosités de ce lieu , je parvins à m'en échapper par les soins de mademoiselle Harpiane , dont je payai la complaisance de la même manière que celle de sa maîtresse ; et je dis adieu pour jamais au rocher de cristal. Au sortir de la chaloupe dorée , je traversai l'Arabie et la Perse , et j'arrivai , à travers mille dangers , à la cour du roi d'Astracan : j'y vis enfin l'admirable princesse dont la beauté a déjà causé tant de malheurs. Lorsque je fus un peu revenu de l'éblouissement que les traits qui partent de ses beaux yeux causent à tous ceux qui osent la regarder en face , je cherchai à me garantir de leur pouvoir en réfléchissant qu'une personne qui ne parloit pas ne pouvoit absolument point être une femme , la parole étant un signe de leur sexe aussi essentiel que tous les autres. Mais la princesse , dont l'esprit est le plus pénétrant du monde , s'apercevant de mes doutes , voulut se venger par un